

PHOTIOS PETSAS : *Pella: Alexander the Great's Capital*. Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1978, 164 p. in 4°. Nombreuses illustrations et plans dans le texte. Deux cartes hors texte.

Si, dans l'histoire des études consacrées à la famille royale de Macédoine, l'année 1978 restera mémorable par les découvertes sensationnelles de Vergina, dont on attend la publication que prépare M. Manolis Andronikos, il ne faut guère oublier qu'elle marque également le vingtième anniversaire du commencement des fouilles de Pella, initiées il y a deux décennies sous la direction de M. Photios Petsas. L'ouvrage de ce dernier savant dont nous nous plaisons à signaler l'apparition n'est pas à proprement parler la monographie qu'on se serait attendu à lire après l'achèvement de cette première phase des travaux. C'est plutôt un recueil d'écrits publiés à différentes occasions, au fur et à mesure des découvertes, pour répondre à la curiosité des spécialistes et aussi à celle d'un plus large public, ému par la nouvelle de la découverte de la résidence royale de Philippe et d'Alexandre. On nous offre ainsi — mis ensemble un peu au hasard mais non point arbitrairement — des rapports préliminaires sur certaines phases de l'investigation archéologique, un mémoire sur les inscriptions découvertes au cours des travaux, enfin, et surtout, une description circonstanciée des admirables mosaïques mises au jour dans deux grands édifices situés dans ce qui de toute évidence a dû être un quartier résidentiel de la capitale des Agiades.

A ces pièces de résistance de la belle plaquette s'ajoutent un court chapitre consacré à la tradition littéraire sur Pella, un autre sur le développement urbanistique de la ville royale depuis sa fondation, sous le règne d'Archélaos, jusqu'à sa destruction par les Romains, le lendemain de Pydna, ensuite une série d'éphémérides où l'auteur a consigné, au fil des années, à la fois ses propres réflexions sur l'avancement de son travail et les réactions de divers savants devant ses plus belles découvertes.

Comme on pouvait s'y attendre, aucune de celles-ci n'a suscité autant d'intérêt et donné lieu à aussi nombreux commentaires que les sept grandes mosaïques mises au jour dans les deux bâtiments portant les numéros 1 et 5 — imposants par leurs proportions et entièrement dégagés. Les quatre premières — découvertes dans la maison n°1 — les plus connues parce que les plus souvent reproduites — représentent, l'une, Dionysos sur la panthère, la deuxième, une chasse au lion, la troisième, un couple de centaures, la quatrième un griffon attaquant un cerf. Les trois autres, d'une valeur artistique égale, et décorant la maison n°5, représentent l'enlèvement d'Hélène par Thésée, une chasse au cerf et un combat d'Amazones. Sur ce bel ensemble, une communication faite par M. Petsas au Colloque international sur

la mosaïque gréco-romaine organisé à Paris en 1963 fournit des précisions et des analyses qui ont fait de son exposé l'une des contributions les plus remarquées du Colloque. Par ailleurs, à ce texte important s'ajoute une note supplémentaire parue pour la première fois dans les *Actes* du Colloque de Paris, depuis rééditée dans la présent recueil, dans laquelle, reprenant à son compte une remarque de Mme Von Gonzenbach-Claumont sur la technique des mosaïques de Pella et celle des vases grecs de même époque, M. Petsas s'attarde de la manière la plus suggestive sur les rapprochements qu'on peut faire entre ces deux formes d'art, en apparence plutôt éloignées. « Les personnages sont faits de galets clairs et le fond est foncé. L'effet est celui des vases à figures rouges. Les filets de plomb contournant les figures évoquent une technique semblable au contour sur les vases à figures rouges. L'absence d'indication du sol est un autre trait caractéristique des mosaïques et des vases. Enfin, la ressemblance la plus frappante est entre les motifs végétaux du cadre des deux tableaux de chasse et ceux des cratères à volutes des Pouilles et des amphores de la deuxième moitié du IV^e siècle. Une mosaïque à galets de Dyrachium forme un chaînon entre le style de l'Italie du sud et celui de Pella.

Il y a des traits communs aussi entre nos mosaïques et des objets d'une autre matière : tapis et œuvres d'art mineur, ainsi qu'avec la peinture monumentale. Les cadres de l'Amazonomachie et ceux des mosaïques d'Olynthe sont probablement inspirés par des tapis. Le sujet rare d'une centauresse rappelle le fameux tableau de Zeuxis du palais d'Archélaos. Plus proches du grand art (peinture et reliefs) sont les mosaïques du rapt d'Hélène et les deux chasses. L'étude ultérieure devrait dégager des rapprochements plus précis » (p. 113—114).

Les indications qui précèdent auront suffi, je crois, à signaler l'intérêt peu commun des découvertes faites par M. Petsas à Pella et la place prise par cette ville hier encore inconnue dans l'ensemble des villes d'art du monde ancien. Elles auront également suffi à faire comprendre au lecteur, en même temps que l'obligation qui revient à la Direction des Antiquités de Grèce de reprendre sans tarder des fouilles aussi riches de promesses, l'attente justifiée du monde savant de voir ces travaux aboutir à la rédaction d'une monographie exhaustive d'un site dont l'importance aux yeux des chercheurs ne saurait que croître dans les années à venir.

D. M. Pippidi

DARIA DE BERNARDI FERRERO, *Teatri classici in Asia Minore. IV : Deduzioni e proposte*. Con un capitolo epigrafico di Mario GALLINA e contributi di Kenan T. ERIM, Giuseppe A. PUGNO, Enrico POZZI (Studi d'Architettura antica promossi dall'Istituto di Storia dell'Architettura del Politecnico di Torino, V).

Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1974, 264 p. in folio, 245 ill. phot., + 7 pl. h.t.

Les trois volumes antérieurement parus dans la même série (un quatrième, en préparation, consacré aux *agorai* hellénistiques d'Asie Mineure, sera écrit par P. Verzone), sont tous l'œuvre de Daria DE BERNARDI FERRERO, qui s'est proposé de présenter en une suite de monographies l'ensemble des théâtres classiques d'Asie Mineure, depuis la Troade jusqu'à la Pamphylie. Le volume qui retient notre attention se distingue des précédents en ceci qu'au lieu de nous offrir l'examen approfondi des théâtres gréco-romains d'une aire géographique unique, il réunit dans un tableau d'ensemble les observations éparses de l'auteur sur les aspects saillants

du sujet traité : problèmes de chronologie et d'emplacement à l'intérieur des cités ou dans le paysage, théâtres hellénistiques et théâtres romains, transformations de plans et détails de construction, changements dans la destination des édifices (*uenationes et ludi gladiatorii*), pour finir par un chapitre final : le christianisme et les spectacles scéniques.

Des appendices rédigés par les collaborateurs cités dans l'intitulé de l'ouvrage, l'un traite des conditions acoustiques des théâtres d'Aspendos et de Priène (Giuseppe Antonio Pugno), un autre rassemble les inscriptions les plus significatives concernant les théâtres, en général, éditées et com-

mentées par Mario Gallina. A ces pages importantes s'ajoutent d'autres d'un intérêt moindre, telle d'anthologie de textes littéraires sur le théâtre et les spectacles scéniques qui commence avec Vitruve et finit avec St. Jean Chrysostome.

Sans s'attarder sur l'inévitable inégalité de ces *excursus* (à ceux à peine mentionnés il convient d'ajouter la description tant soit peu superficielle du théâtre d'Aphrodisias par son fouilleur, M. Kenan Erim), à parcourir l'ouvrage qui retient notre attention on ne peut se soustraire à l'impression de se trouver devant un faisceau de *membra disiecta* plutôt que devant un livre organiquement conçu et construit. Cette impression au demeurant ne vient pas seulement de la pluralité des auteurs, ce qui après tout serait compréhensible, mais de l'absence chez ces derniers d'un point de vue commun sur la manière de s'acquitter de leurs engagements. Pareille indépendance, à son tour, n'est égalée que par le parti-pris de l'auteur principal de ne pas se départir de l'aspect purement technique de son sujet, d'éviter soigneusement tout ce

qui, de l'étude d'un certain type de monuments de l'Asie Mineure, considérés comme en vase clos, risquait de faire un chapitre d'histoire de l'architecture gréco-romaine, autant dire d'un art considéré comme l'expression d'un certain type de société, entre certaines limites de temps.

Ce que j'entends par là, c'est que les monuments pris en considération sont décrits et analysés non seulement indépendamment l'un de l'autre, mais indépendamment aussi du milieu social où ils ont vu le jour et des besoins spirituels des gens à l'intention desquels ils ont été bâtis. Dans ces conditions l'utilité d'une si vaste entreprise reste discutable et l'appréciation la plus favorable qu'on en puisse donner, c'est qu'elle pourra fournir des matériaux utiles à qui un jour ou l'autre assumera la tâche d'écrire une véritable histoire du théâtre dans l'Asie Mineure avant et après la conquête romaine.

D. M. Pippidi

ERNST PFUHL et HANS MÖBIUS, *Die ostgriechischen Grabreliefs*, Deutsches Archäologisches Institut, Mainz 1977, Vetlag Philipp von Zabern, Textband I : 278 p + 72 figs ; Tafelband I : 169 pls.

L'idée d'un corpus des reliefs funéraires grecs date depuis 1860, lorsque A. Conze et A. Michaelis ont commencé le travail sous les auspices de l'Académie de Vienne. Une première partie, les reliefs attiques (A. Conze, *Die attischen Grabreliefs*), a été publiée entre 1893 et 1922. L'institut Archéologique Allemand a assigné entre temps les recherches sur les stèles grecques de la Russie Méridionale à G. von Kieseritzky et G. Watzinger (*Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, Berlin 1909). C'est toujours sous le patronnage de cet Institut que Ernst Pfuhl a poursuivi toute une vie ses recherches sur les stèles de la Grèce de l'Est. Ses études, qui représentent les phases successives du labeur, ont marqué autant de points de référence : *Das Beiwerk auf den ostgriechischen Grabreliefs*, JdI 20, 1905, pp. 47–96, 123–155 ; *Zur Darstellung von Buchrollen auf Grabreliefs*, ibid. 22, 1907, pp. 113–132 ; et surtout *Spätionische Plastik*, ibid. 50, 1935, pp. 9–48. Après la mort du grand savant suisse (1940) les recherches ont été reprises, pour un court délai, par son successeur à la chaire d'Archéologie Classique de l'Université de Bâle, Karl Schefold. Car après le désarroi de la guerre, dans une Allemagne qui essayait de renouer avec les grandes traditions humanistes, Hans Möbius a accepté cette difficile et noble tâche. Il poursuivra les travaux jusqu'à leur terme final, qui, malheureusement, allait signifier aussi celui de sa propre vie (1978). Voilà cette longue et dramatique histoire d'une entreprise continuée et achevée avec ténacité et dévotion dans un siècle bouleversé par tant d'événements contradictoires.

Le corpus comprend les pièces du monde grec oriental, à l'exception de la Syrie, de l'Égypte et du Chypre, confiées à Klaus Parlasca. Les stèles insulaires, d'époque archaïque et classique, ont déjà été publiées par Hilda Hiller (*Ionische Grabreliefs der ersten Hälfte des 5. Jh. v. Chr.*, IstMitt, Beih. 12, 1975), les monuments de Délos par Marie-Thérèse Couilloud (*Les monuments funéraires de Rhénée, Délos XXX*, Paris 1974) et ceux de Samos par R. Horn (*Hellenistische Bildwerke auf Samos, Samos XII, Bonn 1972*). Bien qu'initialement Ernst Pfuhl avait compris dans son ouvrage aussi le groupe des monuments « halbburbarisch », c'est-à-dire ceux de l'Asie Mineure intérieure — les portes phrygiennes, le matériel de Lydie (« lydische Bogenreliefs »), les stèles prébyzantines, les façades isaïriennes, les reliefs rupestres — ces pièces furent laissées de côté par Hans Möbius, en raison de l'unité de l'ouvrage. En revanche, il a ajouté les monuments découverts dans les colonies pontiques, depuis

la côte bulgare jusqu'à Chersonèse, en complétant de la sorte — pour les villes septentrionales de la mer Noire — le corpus de Kieseritzky-Watzinger.

L'ouvrage est conçu en deux volumes de texte, accompagnés chacun par un volume de planches (le second est encore sous presses). Il est partagé en deux sections d'ampleur inégale. La première est consacrée aux monuments d'époque archaïque et classique (101 reliefs), la seconde — la plus importante — aux pièces hellénistiques et romaines (2250, 1127 dans le premier volume). Le catalogue de chacune des sections est précédé par une présentation de la matière, plus développée pour la deuxième section (repères de chronologie, représentations figurées, techniques, types iconographiques, composition, etc.). Le catalogue, organisé selon les différents groupes iconographiques, comprend aussi de courtes introductions à chaque groupe.

Le matériau archaïque et classique offre une série de monuments de première valeur pour l'intelligence de l'art grec asiatique. Telle la série du « jeune homme jouant au chien », comprenant les stèles d'Apollonie Pontique (10), de Lydie (stèle de Borgia, 12) et de Sinope (13). On peut y ajouter, selon Ramazan Ozgan, *Untersuchungen zur archaischen Plastik Ioniens*, Bonn 1978 (dis.), les stèles de Samos et de Dikaia (dans la série typologique d'Ozgan : Lydie, Samos, Apollonie, Dikaia et Sinope). La stèle de Sinope (13) est considérée par les auteurs du corpus comme un produit de l'« art provincial archaïque ». Ce terme, introduit d'abord dans les recherches sur l'art provincial romain et ensuite hellénistique, passe donc dans la terminologie de l'art archaïque. Il est également appliqué aux stèles de Sinope (22) et de Lydie (62), d'époque classique. L'art provincial archaïque et classique peut être étudié aussi sur les monuments des colonies ouest-pontiques. Signalons à ce propos certaines pièces d'Apollonie, une citée qui comme celle d'Histria semble avoir connu un remarquable épanouissement artistique à l'époque archaïque et classique.

La difficulté qui surgit devant ceux qui étudient les reliefs hellénistiques relève de la chronologie. Hans Möbius attire l'attention sur ce glissement qui a fait patiner pas mal de savants. Möbius s'arrête sur la chronologie proposée par R. Horn, *Hellenistische Bildwerke auf Samos, Samos XII*, Bonn 1972 ; après une époque de transition, il distingue entre un « Frühhellenismus », ca. 300 — ca. 260 », un « Mittelhellenismus », 260 — 210 », un « Hochhellenismus », ca. 210 — ca. 160 », et un « Späthellenismus, nach 160 », et d'ajouter :